



La Laurentie

Bulletin de La Société
d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

Numéro 5

Automne 2009

5 \$

Dossier

*Les Algonquins (Anishinàbeg)
6000 ans sur la Lièvre*

*Aperçu du monde de vie
Spiritualité*

*Rites et cérémonies
Kitigan Zibi (Maniwaki)*

*La famille Mackanabé
La gare de Mont-Laurier a 100 ans*

La Laurentie est publiée 4 fois par année par
La Société d'histoire et de généalogie des Hautes-
Laurentides
385, rue du Pont, C.P. 153, Mont-Laurier (Québec)
J9L 3G9
Téléphone : 819-623-1900 Télécopieur : 819-623-7079
Courriel : soc.hist.mt-laurier@genealogie.org
Site internet : www.genealogie.org/club/shrml/

Heures d'ouverture :

Du lundi au vendredi, de 9 h à 12 h et de 13 h à 17 h.

Rédacteur en chef :

Gilles Deschatelets

Équipe de rédaction :

Suzanne Guénette, Louis-Michel Noël, Luc Coursol,
Geneviève Piché, Heidi Weber.

Impression :

Imprimerie L'Artographe

Conseil d'administration 2008-2009 :

Gilles Deschatelets (président), Shirley Duffy (vice-prési-
dente), Daniel Martin (trésorier), Gisèle L. Lapointe
(secrétaire), Marguerite L. Lauzon (administratrice),
Danielle Ouimet (administratrice).

Nos responsables :

Généalogie : Daniel Martin, Louis-Michel Noël
Responsable administrative et webmestre :
Suzanne Guénette
Personne ressource : Denise Florant Dufresne.

Cotisation annuelle :

La cotisation annuelle des membres (25\$) comprend
l'abonnement à *La Laurentie*.

Les articles peuvent être reproduits avec mention
de la source, sauf lorsque apparaît le signe ©.
Les opinions émises dans les articles publiés n'engagent
que leurs auteurs et non la Société.

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1919-6830

Un merci tout à fait spécial à Madame Sherry Smith pour
nous avoir permis d'utiliser la photo de son enfant en
page couverture.

Sommaire

Propos à l'air libre	3
Des nouvelles de votre Société	4
Dossier : Les Anishinàbeg	
Origine du mot Anishinàbe	7
Quelques mots Anishinàbeg	7
Répartition géographique	7
Aperçu du monde de vie	8
Le canot d'écorce	14
Spiritualité	16
Croyances	17
Quelques rites et cérémonies	18
Le collège Manitou	19
La réserve de rivière Désert	20
Des revendications	21
	
A la recherche de nos ancêtres : La famille Mackanabé	22
Mots croisés et photo mystère	23
Archives en vedette : La gare de Mont- Laurier a 100 ans	24

Propos à l'air libre

Gilles Deschatelets

Ce sont mes tout premiers souvenirs : le *pick up* vert forêt de mon grand-père que j'attends en sautillant sur le trottoir, le soleil couchant qui colore les tentes de toile blanche du campement algonquin, les poêles à bois dehors et la prenante odeur de boucane – que j'aime toujours. Pendant que les hommes et quelques femmes se roulent des *Chanteclerc* ou se bourrent une pipe, je rejoins les petits algonquins et nous nous baignons, nus, dans la baie de la rivière Harricana derrière l'évêché. Ils se moquent gentiment de ma peau si blanche et de mes cheveux blond blanc. Ils t'appellent «Petit Père blanc» me dit mon grand-père paternel.

Tailleur de son métier, il achetait des trappeurs algonquins les fourrures dont il se servait pour fabriquer des manteaux qu'il a toujours appelés des «capots de chats», peu importe la fourrure qu'il utilisait. Il cousait donc des capots de chats en castor, des capots de chat en peaux d'ours.

Jusqu'en 1952, les familles algonquines du versant nord de l'Abitibi, chassant autour de la rivière Harricana et de ses affluents, se réunissaient, l'été, au lac Abitibi. Elles s'y retrouvaient depuis plusieurs millénaires. Mais les pressions de promoteurs avides et des villégiateurs se faisaient de plus en plus fortes pour que les Algonquins partent. Ils rêvaient de se partager les rives de cette mer intérieure presque aussi grande que le lac Saint-Jean - 878 km² contre 1 040 km² - et qui jouissait d'un micro climat tempéré. Ils y voyaient de beaux rectangles égaux de pelouse rasée comme des terrains de golf, décorés d'arbustes taillés en boule et – pourquoi pas - d'un petit nègre en plâtre pêchant dans le canal d'égout qui coule directement des chalets au lac. Les Algonquins seront déplacés derrière l'évêché d'Amos en attendant la création de la réserve de Pikogan en 1956.

Ma famille habitait à deux pas de l'évêché; les soirs d'été, mon grand-père m'emmenait avec lui voir les «p'tits indiens».

En 1980, je montais à la maison Dumulon, premier magasin général et bureau de poste de Rouyn-Noranda, et reconnue site historique en 1978, l'exposition **Abittibbi-Temiskaming : Anishinàbe Aki** (pays des Algonquins). Cet été, je récidivais au Studio de la Maison de la culture de Mont-Laurier avec **Les Hautes-Laurentides : 5 000 ans d'histoire** sur les premiers occupants de ce territoire. Avec une formidable équipe composée de : Suzanne Guénette, Julie Meilleur, Louis-Michel Noël, Geneviève Piché, Claudette Villeneuve et Heidi Weber. Je tiens à les remercier publiquement pour leur professionnalisme et leur joyeuse énergie au travail.

Des siècles durant, les Algonquins/Anishinàbeg ont appris à vivre ici en équilibre avec le milieu naturel dont leur survie dépendait. Les liens qu'ils tissaient avec leur environnement nous les coiffons aujourd'hui d'un titre : écologie. Cette harmonie est devenue l'une des préoccupations majeures qui habitent l'humain moderne. Peut-être maintenant, après l'avoir ignorée pendant des siècles et alors que Mère Terre agonise, entendrons-nous enfin leur sagesse.

Cette édition présente un trop bref aperçu de la culture des premiers occupants de ce territoire. Il s'agit d'un condensé de l'exposition que nous avons présentée cet été. Nous marquerons, en 2010, le 125^e anniversaire de l'arrivée des premiers colons «blancs» à Mont-Laurier; ce sera évidemment le thème de notre exposition annuelle. Il nous a semblé aller de soi, en tant qu'organisme dont le but est de promouvoir l'histoire régionale, de souligner cette année le fait que des groupes humains vivaient ici il y a cinq ou six mille ans.

Bonne lecture.



Des nouvelles de votre Société

Journée Portes ouvertes

Le 25 avril dernier, la Société ouvrait ses portes aux amateurs d'histoire et de généalogie et présentait des kiosques de scrapbooking, d'archives, d'expositions et de généalogie. De nombreux visiteurs ont accepté l'invitation et ont pu ainsi découvrir nos nombreux trésors et s'initier à la recherche généalogique.



Des visiteurs intéressés

Mérite municipal de la Ville de Mont-Laurier



Madame Jacqueline Cloutier,
MM. Gilles Deschatelets et Louis-Pierre Blais

Le 20 mai dernier, la Société soulignait l'implication de son nouveau président, Monsieur Gilles Deschatelets – premier homme à occuper la présidence – en lui remettant le Mérite municipal 2009.

Don de trésors inestimables

Le 2 juin, la Société tenait une conférence de presse pour annoncer le don de Monsieur l'Abbé André Cadieux, généalogiste bien connu dans notre région, de plusieurs centaines de répertoires de généalogie et du résultat de ses 50 ans de recherches généalogiques, compilé dans une base de données informatique de 700 000 noms par M. Armand Charbonneau. En hommage au travail exceptionnel de M. Cadieux, la Société a décidé de nommer sa salle de recherches « Salle de recherches en généalogie Abbé-André-Cadieux ».



Mgr André Chalifoux, M. Gilles
Deschatelets et M. l'Abbé André
Cadieux

Exposition 2009

Le 24 juin avait lieu le vernissage de l'exposition *Les Hautes-Laurentides : 5000 ans d'histoire* en présence de nombreux invités et visiteurs. Offerte du 24 juin au 25 juillet, l'exposition présentait différents aspects du mode de vie et de la culture des premiers occupants de notre territoire, les Anishinàbeg (Algonquins). De nombreux artefacts prêtés généreusement par M. Louis-Pierre Coursol ont permis de découvrir les outils utilisés par les Anishinàbeg; des objets d'artisanat, des vêtements et des tambours prêtés, entre autres, par la réserve Kitigan Zibi, ont illustré la cinquantaine de panneaux de la recherche historique. Plus de 750 personnes ont visité l'exposition, un sommet pour une de nos expositions annuelles.



Près d'une centaine de visiteurs ont été accueillis lors du vernissage



M. Gilbert Whiteduck,
Chef de la communauté
Kitigan Zibi

Notre invité d'honneur, le chef de la communauté de Kitigan Zibi (Maniwaki), M. Gilbert Whiteduck, a adressé quelques mots aux visiteurs et les a invités à venir les rencontrer pour découvrir leur culture.



Dans le cadre de l'exposition, Madame Catherine Cheezo, conférencière et femme médecine Cri, a donné deux ateliers d'initiation à la culture amérindienne, les 13 et 16 juillet. Elle a présenté un historique des liens entre les Anishinàbeg et les autres nations autochtones, leur mode de vie nomade, leurs campements d'hiver et d'été ainsi que leur spiritualité et leur approche de la médecine. Plus d'une centaine de participants ont répondu à son invitation.



La Société invitait les visiteurs de l'exposition à remplir un coupon de tirage pour gagner une des publications en vente dans ses locaux. Les gagnants sont : Claire Tourangeau, Liette Archambault, Jeannette Joannette, Simon Papineau, Camille Goulet, Marie-Josée Lambert et Cassandre Dubé.

* * * * *

Madame Denise Florant Dufresne, guide et personne-ressource de la Société, a accompagné une quarantaine de participants au grand rassemblement de camping-caravaning, en visite à Mont-Laurier, le 25 juillet, pour une visite commentée dans les rues de Mont-Laurier.

Prochaine activité

La route des pionniers

Venez marcher sur les pas de nos pionniers !

L'invitation vous est lancée le dimanche 27 septembre prochain.

Vous explorerez les voies de communications du début du siècle et sillonnerez le chemin Chapleau emprunté par ceux et celles qui ont fait notre histoire. La nature, riche et généreuse, vous fera partager ses magnifiques couleurs tout au long de ce circuit de 216 km.



Les terres fertiles de la Kiamika

Du ruisseau Bock au chemin Chapleau, en passant par le Lac-des-Écorces, le relais Maillé, les terres des Gaudreau, Guérin et Cardinal, les ponts jumeaux de la Ferme-Rouge, ce circuit historique vous fera vivre une journée inoubliable.



Musée Tisserand à Chute-St-Philippe

Itinéraire

- o Départ de la Maison de la Culture à 9 h
- o Pause-santé à 10 h 30 à Val-Barrette
- o Dîner à Nominique à 13 h 30
- o Retour par le Chemin Chapleau à 18 h

30 \$ pour les non-membres, 25 \$ pour les membres & enfants de moins de 13 ans, dîner inclus

**Il faut réserver au 819 623-1900
avant le 21 septembre 2009**

Aperçu du mode de vie des Anishinàbeg

Par Geneviève Piché

Fidèles à leurs coutumes et à leurs traditions, les Anishinàbeg vivaient, il y a à peine plus de cent ans, de la même manière que vivaient leurs ancêtres dans des temps plus lointains. Chasseurs nomades, ils se déplacent selon les pics d'abondance des animaux et des fruits sauvages. L'été, les familles de la bande se réunissent près d'un lac ou d'une rivière, formant un campement où auront lieu mariages, cérémonies sacrées, échanges commerciaux et fêtes. Dans la vallée de la Kichi Sibi (rivière des Outaouais), ce campement se nomme Kabeshinàn; la nation qui s'y rassemble porte le nom des Weskarinis.



Campement à l'Île-aux-Allumettes
Source : Archives nationales du Canada
C-40097

L'automne venu, après « l'été des Indiens », la bande se disperse en groupes familiaux qui remontent les rivières jusqu'à leur terrain de chasse respectif. La composition et la démographie des groupes familiaux varient pendant l'hiver selon les besoins, conformément à leur mode de vie basé sur la coopération et le partage. L'économie de subsistance des Anishinàbeg repose sur une exploitation des ressources naturelles qui les oblige à une grande mobilité, surtout en hiver, alors que la productivité du milieu naturel baisse de façon importante et que les ressources animales sont plus dispersées.

Organisation sociale

Les sociétés anishinàbeg ont une organisation sociale basée sur la famille. Bien qu'un clan englobe toutes les familles apparentées par une même lignée féminine, chaque famille demeure sous l'autorité paternelle. Les clans portent souvent le nom d'un animal (loup, ours, aigle) dont le choix impose de ne pas manger sa viande. La bande forme quant à elle l'unité de regroupement et d'identification fondamentale. Elle inclut les familles étendues, ce qui comprend les grands-parents, les parents, les enfants, petits-enfants et leurs conjoints. Le chef de bande n'est pas élu, mais un consensus tacite fait en sorte que celui qui est le plus doué devient temporairement le rassembleur, le conseiller et le porte-parole du groupe. Le titre est toutefois souvent transmis de père en fils.

Rôles sociaux

La femme occupe plusieurs fonctions au sein de la bande. Elle dépouille les bêtes tuées, gratte les peaux, sèche la viande, confectionne habits et bijoux, monte et démonte le wigwam lors des déplacements. Son avis est écouté et les femmes assistent aux réunions du conseil. Les vieilles femmes transmettent aux jeunes filles les enseignements sacrés et s'occupent de travaux légers comme le perlage, la couture et la broderie, tout en entretenant le feu. La naissance d'une fille est toujours la bienvenue, car elle constitue une main d'œuvre non négligeable. Reconnue comme l'égal de l'homme, la femme est libre, même sexuellement, et ce dès sa puberté. Elle peut choisir son époux et, une fois mariés, les conjoints conservent généralement une fidélité l'un envers l'autre. Les familles comptent un petit nombre d'enfants, les femmes allaitant entre 3 et 5 ans après l'accouchement.



Le père de famille chasse, pêche, fabrique les outils, les armes et les filets de pêche. Il construit les habitations, les canots, les raquettes, les traîneaux et défriche les terrains. Il participe aussi aux guerres. Le vieil homme est écouté avec respect grâce à sa grande expérience de la vie et il se rend utile par de menus travaux.



Aîné Algonquin

Source : <http://thewolf.centerblog.net/>

Les enfants anishinàbeg vivent dans une très grande liberté. Avant l'arrivée des Européens, ils ne vont pas à l'école, mais apprennent en regardant et en imitant leurs parents et les autres adultes. C'est par l'observation que l'enfant apprend comment vivre dans et avec la nature. Les légendes et l'initiation sont les principales méthodes d'enseignement.

L'éducation est la responsabilité de la communauté tout entière, la mère étant rarement seule pour prendre soin des enfants. Toutes les femmes surveillent les plus jeunes et le régime des grandes familles fait en sorte qu'il y a toujours quelqu'un pour s'occuper des enfants. En cas de décès d'un ou des parents, les autres membres de la famille adoptent les enfants. Les garçons s'entraînent très jeunes aux métiers d'homme; les pères leur fabriquent de petits arcs pour jouer à la chasse et à la guerre. On leur raconte les hauts faits des guerriers et des chasseurs. À 10 ans, les garçons reçoivent une éducation plus sérieuse, en allant à la chasse avec les hommes. À l'adolescence, le garçon



s'astreint au jeûne pour méditer, invoquer les esprits



Adolescents utilisant des pierres pour divers usages

Source : *Artefacts of the Northwest Coast Indians*

et chercher à voir en songe les présages de sa vie. De leur côté, les jeunes filles suivent leur mère dès leur plus jeune âge et apprennent les diverses tâches traditionnelles.

Les chamans, hommes importants au sein des bandes, possèdent une plus grande science que la majorité des autres membres. Ils sont craints à cause de leur pouvoir, de leur capacité d'entrer en transe et de prévoir certains phénomènes. Ils ont une grande compréhension des choses, un sens de l'observation aigü et une grande force de concentration. Ils peuvent parler aux morts, comprendre les rêves, guérir les malades et conjurer les mauvais sorts. Pour devenir chaman, un homme doit passer une période de jeûne d'environ un mois et essayer de prendre contact avec les esprits. Seul quelques individus réussissent cette épreuve.

Mariage et divorce

Le mariage doit être accepté par le chef du groupe qui devient le témoin de la promesse. Il est généralement libre et dépend des sentiments des individus, même s'il arrive qu'un mariage soit décidé par les parents sans que les enfants s'y opposent. Si la bigamie, voire la polygamie, est possible, l'Anishinàbe demeure généralement monogame.

Souvent, avant l'acceptation officielle d'un mariage, les époux conviennent d'une période d'essai. Cette clause devient nulle pour l'homme dès que la femme tombe enceinte, car il doit assumer ses responsabilités de père; mais la femme conserve son droit à la clause jusqu'à son expiration. La jeune fille rejoint son époux dans le wigwam qu'il a construit. Pour éviter la consanguinité, elle appartient à un autre clan que celui de son époux. Les couples peuvent divorcer. Le mari peut renvoyer sa femme chez sa mère et une femme peut décider de quitter son époux. Les enfants sont alors laissés aux soins de la mère, sauf si elle est renvoyée pour avoir grandement manqué à son devoir de mère. Les enfants restent alors avec le père. L'arbitre du divorce est le chef de la tribu assisté de 3 ou 4 aînés.

Divertissements

Les Amérindiens s'adonnaient à de nombreux sports bien avant l'arrivée des Européens. Ils pratiquaient la crosse, la course à pied, le kayak, les concours de tir à l'arc, la chasse, mais aussi le bilboquet, la toupie, les dards, les jeux de balles et de dés. Les garçons jouaient à la guerre et à la chasse; les filles mimaient leur mère avec poupées et porte-bébés. Ces loisirs leur permettaient de s'initier à leur rôle d'adultes. La danse est l'une des activités des Amérindiens qui fascina le plus les explorateurs européens. Elle s'intègre aux chants, aux cérémonies et aux rituels. Le divertissement le plus connu, le pow-wow, constitue l'expression publique de l'identité amérindienne et est l'occasion de transmettre les traditions. Il se déroule l'été et saluait au départ une victoire au combat, la prise de gibiers, un mariage, le choix d'un nouveau chef. C'est aussi l'occasion pour les guérisseurs et guérisseuses de soigner les malades. Les instruments de musique amérindiens se composent essentiellement de tambours, d'hochets et de flûtes.



Pow-wow

Source : <http://www.crystalinks.com>

Vêtements



Tambour Anishinabe

Source : Kitigan Zibi Anishinabeg

Les Anishinabeg fabriquent leurs vêtements à partir de différentes peaux d'animaux grattées à la main et fumées pour les rendre imperméables. Une peau ainsi tannée est souple, perméable à la sueur et imperméable à la pluie. En été, l'homme porte un



Robe traditionnelle

Source : Kitiban Zibi Anishinabeg

pagne, la femme une robe sans manche, nouée sur les épaules et tombant à mi-jambe ou à la cheville. Chacun porte des mocassins. En hiver, l'homme revêt des jambières montant jusqu'aux hanches et attachées par des lanières de cuir. Le couple s'emmitoufle dans des peaux, en portant la fourrure à l'intérieur.

Territoire de chasse

Chaque tribu possède son territoire de chasse à l'intérieur duquel les familles ont leurs zones bien délimitées. Chaque groupe familial, composé d'une vingtaine de personnes, occupe un territoire de chasse étendu d'environ 1 000 kilomètres² et dont les limites sont déterminées par des repères naturels. La distribution spatiale se fait par consensus entre les membres de la communauté et prend en compte l'état du territoire et de ses

ressources. Tous les membres mâles d'une famille partagent les mêmes droits de chasse et de pêche sur ce territoire qui se transmet de père en fils. La faune procure aux Anishinàbeg l'essentielle viande rouge, fondement de leur alimentation hivernale, et les diverses peaux nécessaires pour se protéger du froid. La proie est totalement récupérée : les os servent à la fabrication d'armes et d'outils, les andouillers des cervidés sont reconvertis en pointes de projectiles, les dents des castors sont affûtées pour devenir des couteaux et les peaux deviennent vêtements ou tentes.



Pêche au harpon

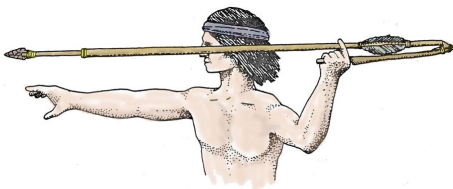
Source : Artefacts of the Northwest Coast Indians



Carte du territoire de chasse des Algonquins
Source : Ministère du développement durable, de l'environnement et des parcs

Techniques de chasse et de pêche

À la chasse, l'usage de lourds javelots de bois va lentement laisser la place au développement d'une nouvelle arme, l'atlatl, une arme de jet légère et facile à manipuler. Il s'agit d'un propulseur qui donne plus de force et de vitesse aux lances, permettant à un chasseur expérimenté de tuer sa proie à 50 mètres.



Les principes de cette nouvelle arme vont conduire au développement de l'arc et de la flèche (1 500 ans A.A.). Pour pêcher, les Anishinàbeg utilisent des lances dentelées, des filets tressés de lanières de

cuir ou encore un *nigog*, harpon dont les côtés se referment lorsqu'ils touchent le dos du poisson. Bien que les gibiers les plus abondants soient l'orignal et le chevreuil, le castor demeure le mets préféré des Anishinàbeg. L'ours n'est chassé qu'en cas de famine et sa capture donne lieu à un grand festin. La nourriture la plus sûre est le poisson. En saison d'abondance, de juin à septembre, les bandes vivent essentiellement de poissons qu'ils fument pour être consommés en hiver. Ils cueillent également des baies sauvages, séchées pour la saison froide. Ils troquent le poisson pour se procurer du maïs, cultivé par les nations plus sédentaires vivant au sud.

La sagamité (bouillie de farine de maïs, de poisson, de viande et de haricots) et le pain banik (fait de farine, de maïs et d'eau) sont deux mets typiques des Anishinàbeg.

Armes et pratiques guerrières

Le *tomahawk*, mot dérivé de l'Algonquin *tamahak* ou *tamahakan*, était considéré comme la hachette type par tous les Amérindiens. Il est à la fois une arme et un symbole de paix. Pour le fabriquer, ils utilisaient un bout de bois fraîchement coupé, fendu à une extrémité, où était insérée une pierre. En séchant, le bois assurait une bonne prise sur la

Pierre et ils attachaient le tout avec des lanières de cuir. Le tomahawk-calumet, quant à lui, est utilisé à la fois pour fumer, lors des discours et des combats. Les tomahawks sont offerts aux chefs amérindiens lors de la signature des traités.

Le couteau, en pierre ou en os poli, est un outil et une arme de première nécessité servant aussi bien au campement que lors d'un corps-à-corps au combat.



Tomahawk

Transports

L'été, le principal moyen de transport est le canot d'écorce de bouleau, dont on parlera plus loin. L'hiver, ils utilisent surtout des raquettes, fabriquées avec de la babiche. Elles sont parfaitement droites, ce qui permet de grimper à flanc de montagnes sans glisser vers l'arrière, ou rondes, pour aller dans la neige sans s'enfoncer.

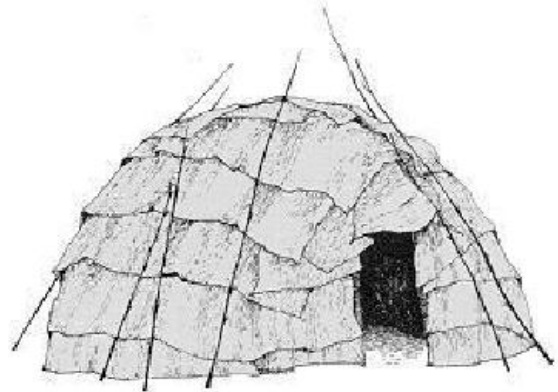
Le *toboggan*, « traîne sauvage », est un mode de transport essentiel pendant l'hiver, pour déplacer le campement et transporter le bois nécessaire au feu.

Le *tikanagan* est un porte-bébé en bois utilisé peu de temps après la naissance de l'enfant et qui constitue sa protection pendant un an ou deux. Une fois l'enfant bien attaché au *tikanagan*, la mère peut le placer sur son dos et, quand elle ne le transporte pas, elle peut l'accrocher à un arbre ou l'adosser à un tronc.



Habitations

Les Anishinàbeg vivaient dans des wigwam, mot qui viendrait du micmac *wikuom*, « habitation ». Il s'agit d'un abri en forme de dôme pouvant accommoder de douze à quinze personnes. Il est construit d'un faisceau de perches de bois recourbées recouvert d'écorce de bouleau ou de peau d'animal. À l'intérieur, le sol est tapissé de branches de sapin ou de pruche, pour éliminer l'humidité, et de nattes tissées et de fourrures qui servent de lits. Une grande peau sert de porte. Le feu est au centre du wigwam et la fumée sort par un trou percé dans le haut. La famille se déplaçant continuellement en quête de gibier, ce mode d'habitation est facile à monter et léger à transporter.



Wigwam en forme de dôme

Commerce

La situation géographique de la Kichi Sibi en fait un pôle stratégique pour les échanges entre nations amérindiennes. Ces échanges se font l'été, aux embouchures des rivières du Moine, Coulonge, Gatineau et du Lièvre. Les Anishinàbeg troquent leurs peaux d'animaux et leurs fourrures, utilisées pour la fabrication des vêtements et des mocassins, contre le maïs et le riz sauvage que les bandes iroquoises apportent des Grands Lacs. Ils échangent aussi leurs canots d'écorce pour des pierres, comme le quartz, le quartzite ou le silex. Les échanges commerciaux se font à l'échelle de toute l'Amérique du Nord, comme le prouve la découverte de nombreux artefacts d'origine étrangère dans notre région.



Au poste de traite

Source : Musée canadien des civilisations

Les fouilles archéologiques ont permis de découvrir des pierres venant d'aussi loin que la région des Grands Lacs et des États-Unis. Devenus alliés des Français dans le commerce des fourrures, les Anishinàbeg délaissent peu à peu la chasse aux cervidés pour trapper le castor qui leur permet de se procurer des objets qui révolutionnent leur quotidien : fil, aiguilles, vêtements, couvertures, hameçons, haches et objets métalliques. Jusqu'en 1615, les Anishinàbeg seront les seuls intermédiaires entre les Français et les nations des « pays d'en haut » (Népissingues et Hurons). Au milieu du XIXe siècle, le commerce de la fourrure cesse de jouer un rôle important dans l'économie du Canada et les grands perdants seront les Anishinàbeg.

Guerres et épidémies

L'arrivée des Européens transforme le mode de vie des Anishinàbeg en brisant les relations commerciales qui existaient jusqu'alors. Le contrôle du nouveau marché de la fourrure suscite bien des convoitises et ne tarde pas à déclencher des conflits entre les nations amérindiennes. Pour contrer les nouvelles alliances avec les Européens, les Iroquois déclenchent des raids contre divers groupes amérindiens. Ainsi, les Weskarinis connaîtront leur lot de massacres et nombre d'entre eux trouveront refuge à la mission du lac des Deux-Montagnes, fondée par les Sulpiciens en 1663. Les ennemis des Anishinàbeg profiteront également de leur affaiblissement causé par les nombreuses épidémies d'origine européenne, comme la petite vérole, le choléra et la grippe, qui causent de véritables hécatombes parmi eux. Entre 1650 et 1700, les guerres et les maladies ont décimé la moitié de la population algonquienne.



Dessin d'une attaque de Champlain allié aux Algonquins contre les Iroquois

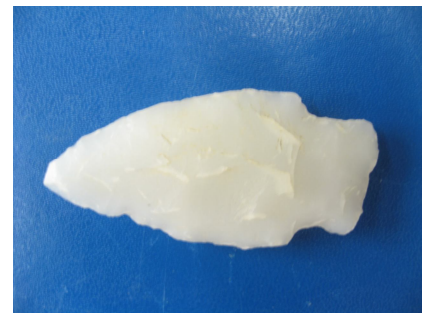
Source : *Seven Generations : A History or the Kaniwnekehaka*, 1980



Pointes de lances faites de pierre provenant de la région des Hautes-Laurentides (6 000 ans)



Pierre d'un tomahawk



Couteau en quartz laiteux du Labrador, retrouvé dans la région des Hautes-Laurentides

Quelques artefacts retrouvés par M. Louis-Pierre Coursol, en exposition jusqu'en décembre 2009 à la Bibliothèque municipale de Mont-Laurier.

Le canot d'écorce

Par Gilles Deschatelets et Heidi Weber

Le canot d'écorce est certainement la manifestation la plus connue de la culture des Autochtones de l'Amérique du Nord. Peu de renseignements subsistent sur son origine et son histoire avant l'arrivée des Européens; fabriqué de matières fragiles, il a laissé peu de traces. On peut cependant affirmer que sa fabrication avait atteint un haut degré de qualité technique si on en juge par l'engouement qu'il a provoqué chez les Européens. Samuel de Champlain, pour un, a largement contribué à cet engouement en voyant tout de suite son potentiel pour le commerce et l'exploration.

Au 16^e siècle, les Français portèrent la longueur du canot d'écorce d'environ 20 pieds à 36 pieds afin d'augmenter ses capacités de transport. Tout au long des 17^e et 18^e siècle, il devient l'épine dorsale du commerce des fourrures. Les explorateurs, eux, s'en servent pour atteindre le Pacifique et l'Arctique. Pour répondre à la demande croissante, les Français établissent une véritable usine de construction à Trois-Rivières où travaillent de nombreux Algonquins des rives de la rivière des Outaouais. Pour ravitailler la fabrique, un véritable commerce d'écorces de bouleau se développe et subsistera même après la fermeture de l'usine en 1820. L'arrivée du train à la fin du 19^e siècle n'empêche pas son utilisation qui se poursuivra jusqu'au 20^e siècle quand les trappeurs se rendent jusqu'aux postes de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson à la Baie James.

Aucun de ces longs canots n'a malheureusement été conservé, même si on en fabriquait encore au début des années 1900. Ils étaient peut-être si courants que personne n'a songé à les préserver, contrairement au canot des chasseurs, plus petit, il est vrai, de la région de Maniwaki et du Lac Rapide,

par exemple, qu'on trouve dans plusieurs musées à travers le monde. L'auteur David Gidmark raconte dans son livre *Birchbark canoe, Living among the Algonquin*, comment le Musée ethnographique de l'Université McGill a laissé partir une imposante collection de 125 canots fabriqués par diverses nations autochtones du Canada achetée par le Mariners' Museum de Newport en Virginie. Ces spécimens avaient été amassés par un américain, Edwin Tappan Adney, qui passa une grande partie de sa vie à étudier les canots non seulement en écorce de bouleau, mais aussi en écorce d'orme, de pruche ou en peaux d'animaux et ce, sur une grande partie du continent nord-américain. Son livre, *The Bark Canoes and Skin Boats of North America*, publié par la Smithsonian Institution, est considéré comme la référence ultime en la matière.

On le construit soit avec de longues écorces d'une seule pièce, soit avec plusieurs grandes écorces cousues ensemble avec des racines de pruches. Un mélange de gomme d'épinette et de graisse d'ours en assure l'étanchéité. Les constructeurs de Kitigan Zibi utilisent presque toujours une seule longue écorce. L'écorce d'hiver, plus foncée, permet d'y graver des dessins qui ressortent mieux.

Les photos suivantes, tirées du livre de David Gidmark, illustrent certaines étapes de la fabrication d'un canot. Les canots fabriqués par Mary et William Commanda de Kitigan Zibi se retrouvent dans des musées au Canada, aux États-Unis, au Japon, en Pologne, au Danemark, en Allemagne et en France. Les Commanda utilisent encore certains outils traditionnels comme le couteau croche, une simple lame ayant une poignée perpendiculaire à chaque extrémité.

Source : Gidmark, David, *Birchbark canoe, Living among the Algonquin*, Firefly Books, Willowdale, 1997,202p.

La fabrication du canot en photos :



Source : Gidmark, David, *Birchbark canoe, Living among the Algonquin*, Firefly Books, Willowdale, 1997, 202p.

La Spiritualité des Anishinàbeg

La spiritualité est très présente dans la vie des Anishinàbeg qui croient que le monde est dirigé par deux grandes forces : *Kitchi Manio*, le grand esprit du bien et *Marci Manio*, le grand esprit du mal. Ces deux divinités majeures influencent la vie des humains car chaque chose est habitée par un esprit bon ou mauvais. Tout objet est animé par un esprit, une force spirituelle, une âme. Les Anishinàbeg ont aussi beaucoup de respect pour Mère Terre qui leur donne tout pour vivre; ils croient qu'on ne peut pas posséder la terre, mais qu'elle leur permet d'être utilisée tant qu'il n'y a pas de gaspillage.

« Accepter la nature telle qu'elle est. La nature fait partie du grand esprit. Je dirais que la nature est le grand dieu et le grand dieu est la nature... »

WILLIAM COMMANDA
doyen des aînés de Kitigan Zibi

Quelques croyances Anishinàbeg

- Les objets et les animaux ont un esprit et du pouvoir. Avant d'aller à la chasse à l'orignal, les chasseurs veulent entrer en contact avec son esprit pour ne pas lui déplaire;
- Le nombre quatre est un nombre sacré car il dit comment l'univers est fait : il y a quatre directions (nord, sud, est, ouest), quatre saisons et quatre ordres dans la nature : la terre, les plantes, les animaux et les humains;
- Un être a créé la nature si merveilleusement équilibrée avant sa destruction systématique par qui veut s'enrichir à ses dépens;
- L'âme est immortelle et peut se réincarner dans un autre monde ou dans celui-ci sous une autre forme ou sous celle d'un autre être ;
- La religion est faite pour l'individu et non pour la société; elle est une prière permettant de se mettre en contact avec les esprits dans leur habitat : la forêt, la prairie, la toundra;
- Tous les éléments de la nature ont, entre eux, une relation sans hiérarchie;
- Lorsque le corbeau, libérateur de l'homme, s'empare d'une vie humaine, les habitants de la tribu s'occupent de sa sépulture. On enterre le corps avec tous ses biens. La vérité des corps matériels demeure sous terre, mais l'âme, elle, traverse de l'autre côté;
- Les songes ont une importance capitale dans la vie courante : ils sont des guides pour prendre des décisions;
- Il est important de conserver des rapports harmonieux avec les forces de la nature et ils n'hésitent pas à se les concilier au moyen d'offrandes matérielles;
- Le jeûne est le sommet de la vie spirituelle et le rite le plus efficace pour intercéder auprès des esprits et obtenir leurs faveurs;
- La mort est considérée comme le commencement d'une autre vie et, par conséquent, n'effraie personne, pas même les enfants à qui on apprend très tôt à ne pas la craindre. Elle donnait parfois lieu à de grandes réjouissances si le défunt s'était couvert de gloire en prouvant son mépris de la mort ou était mort en combattant pour les siens.

Croyances Anishinàbeg

par Luc Coursol, historien

Le Grand Lièvre

En mythologie anishinàbeg, la rencontre de l'eau et du roc est un signe de la présence du Grand Lièvre, un esprit du bien doté d'importants pouvoirs terrestres et aquatiques. Sa force occulte et mystérieuse était partout sur la rivière qui porte son nom avant la construction des dix barrages qui la jalonnent. A son embouchure même, l'ancienne Lièvre, la *wàbòz sibi* des Hommes Rouges, tombait de 65 mètres dans une impressionnante cascade de rapides et de chutes longues de cinq kilomètres. Cette spectaculaire section où l'eau et les rochers s'affrontaient en permanence était évidemment habitée par l'Homme-Lièvre. Son esprit se manifestait également à plusieurs endroits en amont, à High Falls, aux rapides des Pins, des Cèdres 1, Wabassée, de l'Original, des Cèdres 2.

Vêtus de peaux de lièvres et les mains placées au-dessus de la tête telles de longues oreilles, les sorciers anishinàbeg exécutaient la danse du Grand Lièvre en imitant les sauts de l'animal, au grand plaisir des enfants. Ils avaient aussi coutume de le dessiner à l'ocre rouge sur les parois rocheuses chutant dans l'eau. Ces endroits étaient ensuite vénérés en évitant de toucher la paroi pour ne pas attirer le mauvais sort. Ces dessins sont malheureusement disparus de la Lièvre. La pierre s'est effritée sous l'action des gels et dégels alors que l'ocre, mélangée à la graisse d'ours ou l'huile de doré, a été délavée par l'action des embruns et le jeu du niveau de l'eau depuis l'érection des barrages.

Apte à se déplacer très rapidement sur de grandes distances, l'Homme-Lièvre s'est vu immortalisé alors qu'il a réalisé la seconde création du Monde. La première création, œuvre de Manitou, allait être détruite par un déluge provoqué par son frère rival Machi-manitou lorsque le Grand Lièvre rassembla rapidement tous les animaux dans son canot pour les sauver de la noyade. Avec un grain de sable rapporté du fond de l'eau par un rat musqué, il parvint ensuite à recréer le Monde. Pour l'en remercier, Manitou lui ajouta des pouvoirs aériens à ceux qu'il possédait déjà. Depuis, les plus croyants ou les moins sceptiques... arrivent parfois à le voir passer rapidement dans le ciel, aux levers et aux couchers du Soleil...

Windigo

Windigo est en quelques sorte l'ancêtre de notre Loup-Garou, de notre Croque-mitaine ou de notre bonhomme Sept-Heures... Réputé anthropophage, ce monstre apeurait les enfants anishinàbeg trop rebelles...

Située au sud-ouest de la Conception, la municipalité de Vendée a porté le nom de Windigo jusqu'en 1920. Dans *Maria Chapdelaine*, l'auteur, Louis Hémon, décrit le Windigo comme «un géant qui défend que l'on chasse sur son territoire».

Les premiers Oblats montés en mission dans les chantiers forestiers de la Haute-Lièvre à compter de 1845 se firent raconter que la force occulte du Windigo hantait ruisseau, chute et une grande montagne à l'ouest de la Ferme-Neuve. Ils crurent à la présence du démon et parleront désormais de la Montagne du Diable. Même si ce mont portera plus tard le nom de Sir Wilfrid Laurier, premier canadien-français à devenir premier ministre du Canada entre 1896 et 1911, la tradition orale de la Haute-Lièvre conservera le nom de montagne du Diable en rappel de la présence du mystérieux Windigo des Hommes Rouges.

Le Rapide de l'Original

La légende du rapide situé au cœur de la ville de Mont-Laurier rappelle la façon de chasser des premiers Anishinàbeg qui remontèrent le cours de la rivière du Lièvre il y a plusieurs siècles. Fins observateurs de la nature comme le sage Wisakedjak leur avait appris, ils se tenaient aux aguets près des rapides où viennent boire les bêtes lorsque les autres étendues d'eau sont gelées en hiver. L'original de la légende aurait réussi à échapper aux chasseurs anishinàbeg qui tentaient de l'épuiser dans la neige, en sautant, d'un seul bond, d'une berge à l'autre au-dessus du rapide. Ce saut spectaculaire devint légende chez les Hommes Rouges qui la transmirent aux Blancs qui leur succédèrent sur la rivière du Lièvre.

Le cercle sacré de Kitigan Sibi

Appelée Kitigan Sibi par les Anishinàbeg, la rivière Désert à Maniwaki est le site d'une danse sacrée depuis plusieurs siècles. A chaque printemps, alors que les familles s'y rassemblaient pour la pêche à l'esturgeon, les femmes anishinàbeg se réunissaient en secret pour danser longuement en formant un grand cercle dans la forêt. Elles s'exécutaient au son du tambour qui prenait son rythme sur les battements du cœur. Cette danse sacrée apportait unité et force à leur communauté. Lorsqu'il rencontra les Anishinàbeg venus du bassin de l'Outaouais à Tadoussac en 1604, Champain les baptisa ALLEGON KIN, ce qui signifie "les danseurs" en langue micmac.



Quelques rites et cérémonies

Par Geneviève Piché

Cérémonie de la loge à sudation

La hutte à sudation ou tente à sudation est une sorte de sauna permettant la communication directe avec le créateur. Il existe plusieurs modèles de huttes à sudation : celles semblables à un tipi, les huttes à voûte et celles qui consistent en un simple trou creusé dans le sol et recouvert de morceaux de bois. Des pierres chauffées dans un feu extérieur sont placées dans le sol de la hutte à l'intérieur d'un puits central. Arrosées d'eau pour créer de la vapeur, elles produisent la chaleur qui fait transpirer les participants. La suerie est suivie d'une baignade en eau glacée. Toute quête de vision doit commencer par une purification rituelle spirituelle, physique et mentale grâce à une période de jeûne dans un endroit retiré. La loge à sudation est couramment utilisée de nos jours à des fins thérapeutiques (relaxation et guérison).



Une loge à sudation à voûte
Source : <http://nympheas.blog4ever.com>

Ocre rouge

L'ocre est un résidu poudreux provenant de l'oxydation des gisements de fer dans le sol, d'où sa couleur rougeâtre. Il représente le sang de toutes les créatures vivantes et est employé dans les rituels de mort. Tous les biens de la tombe sont saupoudrés d'ocre rouge afin que le défunt puisse les utiliser dans le monde des esprits où la vie continue après la mort. On en a retrouvé des traces dans des sépultures d'Anishinàbeg découvertes à l'île Morrison, sur la rivière des Outaouais. Mélangé à la graisse animale, l'ocre rouge est employé comme

peinture sur le visage et sur le corps pour signifier la puissance et la vitalité de la personne. Certaines nations étaient surnommées «les Indiens rouges» par les Européens pour leur usage abondant d'ocre rouge sur leurs corps. L'ocre tache les vêtements, mais une fois mélangé à de la graisse animale, il ne laisse pas de taches permanentes sur la peau.

La tente tremblante

C'est le rite anishinàbe le plus connu. À la nuit tombante, le chaman se construit un abri et les villageois appellent les esprits à l'aide de tambours et de chants. Quand les esprits arrivent, on entend des cris d'animaux et la tente se met à trembler. Le chaman entre alors dans la tente et plonge dans une profonde transe qui l'amènera au seuil de la mort. Il en ressortira pour apporter la santé et la prospérité aux habitants du village.



Shaman près d'une tente tremblante

Cérémonie du tabac

Lors des fêtes, la cérémonie du tabac, que l'on fume en groupe en se passant le calumet, est un exercice spirituel permettant d'entrer en contact avec les ancêtres. Le calumet de la paix représente le corps des Anishinàbeg et il est toujours soigneusement décoré d'ornements symboliques. Il est composé d'un tuyau de bois et d'un fourneau de pierre. Les calumets sont utilisés pour confirmer une amitié, demander aux esprits d'éclairer celui qui doit prendre une décision et comme gage de paix entre différentes factions en guerre.



Pipes
Sources : Nicole Bélanger et Louis-Michel Noël

Une expérience unique : Le Collège Manitou de La Macaza

Par Heidi Weber

En 1971, le département des Affaires indiennes du Canada créait un programme inédit dans l'histoire des réserves amérindiennes; le Programme des centres culturels et éducatifs devait être à l'origine de la formation de diverses institutions dont le Collège Manitou de La Macaza. Le but de ce programme était de former des Autochtones qui retourneraient ensuite travailler au sein de leurs communautés.

Le Collège Manitou a été construit en 1973 sur l'ancienne base militaire de Bomarc. Affilié aux Cégeps Dawson et Ahuntsic, il se proposait de devenir le premier centre d'études et de formation supérieures pour la jeunesse autochtone d'Amérique. Son existence même constituait une revendication du droit des Autochtones à un système scolaire autonome. Il accueillait des élèves de partout au Canada et même des Etats-Unis et était surtout fréquenté par des Autochtones anglophones. Environ le tiers des professeurs étaient autochtones.

Une partie importante des cours visait la formation des maîtres afin de combler les postes d'enseignants dans les communautés. Le Cégep proposait également de nombreuses activités sociales et culturelles visant à faire naître un sentiment d'appartenance chez les jeunes autochtones. Il luttait également contre « l'histoire officielle » imposée par les colonisateurs blancs, en tentant de faire connaître l'histoire véritable des peuples amérindiens. Il a formé quelques centaines de jeunes autochtones qui jouent aujourd'hui un rôle important dans leurs communautés. Pour un, Monsieur Ghislain Picard, chef des Premières Nations du Québec et du Labrador, y a étudié.

Le Collège Manitou n'a cependant duré que trois ans, fermant ses portes en 1976 à la suite de graves

difficultés financières. Il n'a reçu que 200 étudiants, alors qu'on prévoyait en accueillir 1 500.

Selon le sociologue Jean Beaudoin, ex-professeur au Collège, cet échec prenait une dimension considérable parce qu'au-delà de ses objectifs scolaires, « le Collège Manitou poursuivait le double but de changer la société et la condition amérindiennes et de lutter contre le génocide culturel ». Selon lui, la responsabilité de l'échec incombait au gouvernement fédéral qui « a toujours nié le droit des Amérindiens à l'autonomie. Ainsi, avant même de naître, le Collège Manitou était condamné à mourir ». ¹

Le financement du Collège provenait surtout d'une subvention fédérale, de fonds provinciaux réservés aux institutions scolaires et de fonds de différentes réserves. Certaines de ces sources de financement n'ont pas été renouvelées après quelques années. La situation devenait impossible à soutenir, un Cégep de 150 étudiants étant forcément déficitaire car chaque élève coûtait en moyenne 14 000 \$ par année. De plus, la formule ne répondait pas parfaitement aux besoins des étudiants autochtones, quelques-uns d'entre eux seulement ont poursuivi leurs études au niveau universitaire.

La Confédération des Indiens du Québec décida de la fermeture de l'établissement, qui eut lieu le 18 décembre 1976. Le Collège avait alors un déficit de 300 000 \$ et il restait à déterminer le sort de la soixantaine de personnes qui y travaillaient et des étudiants. Alors que certains se dirigeront vers d'autres Cégeps, plusieurs retourneront dans leur réserve pour faire face au chômage grandissant et aux divers problèmes sociaux.

L'établissement accueillera par la suite le centre pénitencier de La Macaza.

Sources :

1. Lagrange, Richard, Le Nord, mon père, voilà notre avenir...une histoire de l'Annonciation et de canton Marchand, Imprimerie coopérative Harpell, Sainte-Anne-de-Bellevue, 1986, p. 20 ;
2. L'Écho de la Lièvre, 15 et 22 décembre 1976, 27 avril 1977 ;
3. Trudel, Pierre et Ghislain Picard, Entretiens, Éditions Boréal, Montréal, 2009, p. 20-22.

La réserve de rivière Désert (Kitigan Zibi Anishinàbeg)

Par Geneviève Piché

Au XIX^e siècle, les Sulpiciens de la mission d'Oka tentent de faire des Anishinàbeg des agriculteurs sédentaires. Mais les Anishinàbeg désirent retourner dans leur territoire de chasse ancestral de Kichi Sibi pour vivre selon leur mode de vie nomade traditionnel. Le territoire est toutefois submergé de colons blancs venus coloniser ces nouvelles terres et entreprendre des coupes forestières. Les Anishinàbeg se dirigent alors vers la rivière Désert, sous la direction du chef Antoine Pakinawatik. La Compagnie de la Baie d'Hudson les suit en installant un poste de traite à l'embouchure de la rivière en 1826, tout comme les Oblats qui ouvrent la mission de Notre-Dame-du-Désert en 1849. Dès lors, les missionnaires et les chefs anishinàbeg réclament aux autorités un canton pour établir une réserve algonquine. Toutefois, des employés du bûcheron Thomas McGoey résident déjà sur le site et protestent contre le possible établissement d'une réserve sur le territoire de la rivière Gatineau, ce qui nuirait aux opérations de la compagnie. Le gouvernement fédéral prend alors conscience de la difficile coexistence entre les Anishinàbeg et les bûcherons au confluent des rivières Gatineau et Désert.

Les Anishinàbeg gagnent néanmoins leur cause. En 1850, les limites du canton de Maniwaki (« Terre de Marie » en algonquin) sont tracées. En 1851, la réserve est légalement créée et ouvre ses portes le 9 août 1853 ; Antoine Pakinawatik en devient le premier chef. Vingt-cinq familles anishinàbeg y vivent alors et une centaine d'autres circulent sur le territoire de chasse englobant les

rivières Haute-Gatineau, Coulonge, Dumoine, La Rouge et La Lièvre. Il devient difficile pour le gouvernement fédéral de fixer une population nomade dans une réserve au territoire limité. De plus, les problèmes entre les Amérindiens et la population blanche de la région de Maniwaki ressurgiront quelques années plus tard quand celle-ci veut construire un village et revendique les terres des Autochtones. Encore aujourd'hui, des tensions persistent entre les Amérindiens de la réserve et les habitants de Maniwaki.

En 1991, le nom de la réserve changera pour Kitigan Zibi Anishinàbeg, « le peuple des jardins aux abords de la rivière ». Elle est aujourd'hui la plus peuplée des neuf réserves algonquines du Québec, avec 2 700 habitants, couvrant un territoire de plus de 18 000 hectares. Bornée par la rivière de l'Aigle à l'ouest, la rivière Désert au nord et par la rivière Gatineau à l'est, la réserve Kitigan Zibi Anishinàbeg englobe plus d'une quarantaine de lacs. Elle offre de nombreux services dans le domaine de l'éducation, de la santé et des services sociaux et on y retrouve plusieurs petites entreprises œuvrant dans la construction, la foresterie et le transport. Le Conseil de bande administre les services policiers de la communauté depuis 1992.



Centre culturel de Kitigan Zibi Anishinàbeg

Source : Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

Sources:

Since Time Immemorial : « Our Story », The Story of Kitigan Zibi Anishinàbeg, p. 178-184 ;

Journal *La Gatineau-Maniwaki*, vendredi 23 novembre 2007, p. 27;

Brochure de l'exposition permanente du Centre culturel de Kitigan Zibi Anishinàbeg, p. 16-18.

Principales revendications des Premières Nations

Par Gilles Deschatelets

Comme l'a souligné Monsieur Gilbert Whiteduck, chef de la communauté anishinàbe de Kitigan Zibi, dans son allocution lors de l'inauguration de l'exposition de la Société d'histoire le 24 juin dernier, les Anishinàbeg n'ont jamais signé de traité – avec quelque gouvernement que ce soit – ni cédé leurs terres ancestrales. «Pour nous, vous êtes toujours des invités sur notre territoire, a souligné M. Whiteduck. Notre territoire ancestral couvre les deux côtés de la rivière des Outaouais, tant du côté du Québec que de l'Ontario, s'étendant des Trois-Rivières, à l'est, jusqu'à la rive est du Lac Supérieur et le long de ses affluents.»

Les Nations autochtones réclament la reconnaissance de ce qu'elles sont, le retour à un statut autonome – au début de la Nouvelle-France, les Français reconnaissaient l'indépendance des nations autochtones, l'accès aux territoires et aux ressources et réparation pour les torts qui leur ont été causés. Elles veulent en finir avec ce système colonial dans lequel les gouvernements du Québec et du Canada se renvoient les responsabilités.

Les Premières Nations du Québec forment des nations tout aussi distinctes que la nation québécoise et ont été reconnues par l'Assemblée nationale en 1985. Elles ont également des droits reconnus et protégés par la constitution canadienne et par plusieurs instruments de droit international. Ainsi, la Déclaration internationale des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones a été adoptée par 143 pays de l'Assemblée générale de l'ONU; seuls quatre États ont voté contre, dont le Canada. Cependant, le Parlement canadien a adopté une motion appuyant la Déclaration, malgré l'opposition des députés conservateurs. On attend un geste semblable de l'Assemblée nationale du Québec.

Selon l'indice du développement humain des Nations Unies, le Canada se classe au 6^e rang, mais chute au 68^e rang lorsqu'on considère la situation sociale et économique des peuples autochtones. Les défis sont colossaux :

- Les écoles des Premières nations reçoivent deux fois moins de financement que les écoles provinciales comparables et ont un taux de décrochage beaucoup plus élevé;
- Il y a huit fois plus d'enfants autochtones placés à l'extérieur de leur foyer que d'enfants québécois;
- Plus de 50% des logements nécessitent une intervention urgente : décontamination, réparations; il faut 8 800 nouvelles habitations pour faire face à la croissance démographique;
- Une personne autochtone sur deux en âge de travailler occupe un emploi; pour atteindre la parité avec le Québec, il faudrait augmenter le nombre de travailleurs de plus de 36% en dix ans;
- Les perspectives d'emploi sont particulièrement limitées pour les jeunes alors que le Québec aura à combler, d'ici 2016, 1,3 million de postes.

Au Forum économique de Mashteuiatsh, Monsieur Ghislain Picard a lancé la «Mission 10 000 possibilités», c'est-à-dire créer 10 000 emplois sur dix ans; construire 10 000 nouveaux logements et diplômer 10 000 nouveaux étudiants. Mais pour cela il faut des politiques cohérentes pour soutenir les jeunes : un soutien dans leur démarche scolaire, un accompagnement adéquat dans les formations professionnelles, une politique d'insertion en milieu de travail dans laquelle les entreprises et la société civile accepteront de s'investir pour faciliter l'intégration et la rétention en emploi.

Source :

Trudel, Pierre et Ghislain Picard, Entretiens, Édition Boréal, Montréal, 2009, p.161 à 170.

À la recherche de nos ancêtres

La famille Mackanabé

Par Louis-Michel Noël

En 1848, en même temps que les Chechippe, le couple Thomas Mackanabé, fils de François Mikonabe et Marie Josebwe, et Philomène Wappenhousekoue, fille de Magdeleine

En 1848, en même temps que les Chechippe, le couple Thomas Mackanabé, fils de François Mikonabe et Marie Josebwe, et Philomène Wappenhousekoue, fille de Magdeleine



Thomas Mackanabé en 1850

Au recensement de 1898, fait par le curé Desjardins, la famille Mackanabé habite la paroisse de Saint-Gérard de Montardville (Kiamika); Thomas a 68 ans, Philomène, 65. Quatre de leurs enfants habitent toujours avec eux; Jean-Baptiste, 28 ans, Abraham, 24, Isabelle, 31 et Marie, 25. Thomas décède à Kiamika le 29 novembre 1900 à l'âge de 64 ans tandis que Philomène lui survivra jusqu'au 25 février 1927 et sera inhumée dans le cimetière de Saint-Aimé-du-Lac-des-Iles. Leurs filles Isabelle, Marie-Anne, Marie et Marie Élizabeth épouseront respectivement: James Beauchamp, Arthur Cléroux, Félix Milks et Almonzor Grenier (puis Joseph Contois), alors que leur fils James

Thomas s'unira à Cécile Léonard.

En plus de s'occuper de son lopin de terre, Thomas vient en aide aux voyageurs de la Lièvre qui doivent porter au Wabasse pour se rendre plus haut dans les chantiers exploités par les compagnies forestières. Tous les printemps, il se rend à Notre-Dame-du-Laus pour échanger les produits de sa trappe au magasin de James McCabe. En 1883, Théodore Nadeau, un bûcheron à l'emploi des Maclaren, épouse Mary-Ann, la fille aînée du couple Mackanabé. Les Nadeau se font agriculteurs, défrichant et cultivant leur terre près du lopin des Mackanabé, en face de la ferme Wabasse.



Théodore Nadeau et Mary-Anne Mackanabé

Thomas joue du violon et accompagne le chant de ses filles qui sont reconnues pour avoir des voix d'anges. En 1884, les talents de la famille Mackanabé seront mis à contribution lors de la messe célébrée en plein air par le curé Labelle pour marquer l'inauguration officielle du canton Kiamika. Les Valiquette, les Mackanabé

et les Nadeau feront partie de ceux qui chanteront cette messe.

Thomas Nadeau, fils de Théodore et Marie-Anne, aura deux épouses: Diane Nadeau, en 1916 et Hermeline Gareau en 1920. Marie-Louise Nadeau s'unit à Moïse Arbic en 1915. En 1911, leur sœur, Marie-Anne Nadeau avait épousé Noé Landry à Kiamika. Après un séjour de quelques années dans la région de Québec, ils reviendront en 1918 s'établir sur la rive nord de la petite rivière du Cerf, sur les lots 28 et 29 du rang 6 de la municipalité de Kiamika. Ils passeront le premier hiver sous une tente de toile. Plus tard, leur première maison sera déménagée au bord de la rivière à Notre-Dame-de-Pontmain, près de la ferme Beaulieu. Marie-Odélie Landry unit sa destinée à Joseph Brisebois en 1935. Ils seront les ancêtres des nombreuses familles dont les Brisebois, les Saint-Jean, les Brunet, les Boucher, les Falardeau.

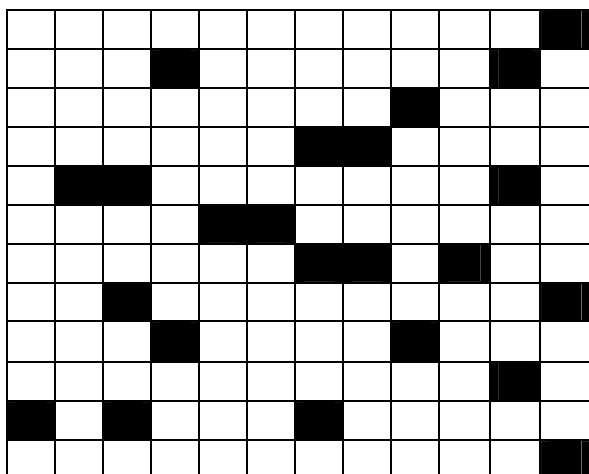


Philomène Wappenhousekoue à 20 ans

Merci à Madame Gisèle Legault pour le prêt des photos

Mots croisés

par Louis-Michel Noël



Horizontalement : 1. Réserve de Maniwaki. 2. Les Mackanabé y ont vécu. On ne l'aime pas. 3. D'un empereur romain. Celui du maïs est délicieux. 4. Mouvements rythmés. Boisson chaude au rhum. 5. Alcaloïde toxique. 6. Difficile. Appuya son dos. 7. Avec succès. Éminence. 8. Dominicain. Célèbre physicien. 9. Pianiste français. Préfixe grec signifiant aile. Bateau. 10. Rivière des Outaouais. 11. Tsiganes. Chat dans le langage des enfants. 12. Premier chef de la réserve de la rivière Désert.

Verticalement : 1. A favorisé la grande paix de 1701. 2. Magasin populaire. Fut au gîte. 3. Fleuve. Dette. Phonétiquement sucer. 4. Déterminée. Nation amérindienne. 5. Timidités. Pour l'évacuation des liquides. 6. Parfumé à l'anis. Commanda. 7. Sur la boussole. Symbole chimique. A lui. 8. École bouddhiste. Le même. Travailla. 9. Abréviation. Les Anishinabeg croyaient à ce petit monde. Mot affectueux. 10. Cercueils. Rivière. 11. Fleuve italien. Laxatif. D'accord. 12. Habitation algonquienne. Supplice.

SOLUTION DU DERNIER NUMÉRO

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	M	O	N	T	F	E	R	R	A	N	D	
2	A	S	S	E	O	I	R		R	A	I	D
3	R	E		S	U	D			I	S	A	R
4	C	I	D		R	E	S	I	D	E	R	A
5	H	L		E	C	R	I	T	E		R	V
6	A	L	E		H		A	E		T	H	E
7	N	E		O	E	I	L		P	I	E	U
8	D			B	S			G	R	E	E	R
9		P	I	S		S	E	R	I	N		S
10	R	U	D	E	S		R		E		C	
11		M	E	D	E	C	I	N		D	E	S
12	J	A	M	E	S	M	C	L	A	R	E	N

Photo mystère



Photo prise par le photographe Alcide Boudreault, date inconnue. Vous reconnaissez-vous ? Reconnaissez-vous un de vos parents ? Si oui, communiquez avec nous au 819 623-1900. Merci !

Plusieurs personnes ont identifié la photo mystère du dernier numéro. Il s'agissait de :
Jean-Paul Raby, Rolland Mayer et Georges-Paul Guénette sur la rivière Red Pine en 1960.

Merci, entre autres, à Cécile Guénette et Jean-Paul Raby.

Archives en vedette

Par Suzanne Guénette

La gare de Mont-Laurier a 100 ans !

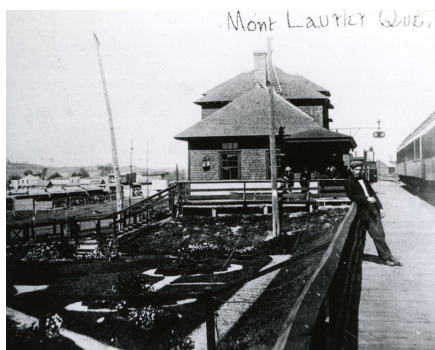
C'est face à un avenir incertain que la gare de Mont-Laurier fêtera, le 10 septembre prochain, le centenaire de l'entrée en gare de son premier train. Quelques jours plus tard, le 15 septembre 1909, le premier train voyageur régulier faisait son entrée à la gare de Duhamel, nommée ainsi en honneur de Mgr Thomas Duhamel, évêque d'Ottawa.

La gare a été construite par les employés du Canadien Pacifique dans le style victorien, à partir d'un plan uniforme pour toutes les gares de la compagnie. Elle mesurait, à l'époque, 50 pieds par 22 pieds, et comptait le bureau du chef de gare, la salle d'attente, la salle aux bagages, une cuisine, une salle à manger et quatre chambres à coucher à l'étage. Vers 1927, elle fut agrandie pour atteindre 119 pieds par 22.



Départ du train

Source : Collection Cordélia Lachaine



La gare et ses jardins fleuris

Quelques années après le début de son opération, la gare de Mont-Laurier gagnait le premier prix d'un concours de jardins fleuris. Les fleurs étaient fournies par le Canadien Pacifique mais plantées et entretenues par les employés de la gare. Les jardins ont été abandonnés vers 1915-1916 et leur emplacement servit de cour à bois et à charbon.



M. Hermas Lamarche communiquant par signes avec le conducteur de la locomotive

Pendant les soixante-douze ans que dure le transport ferroviaire, 4 chefs de gare se succèdent : M. Hermas Lamarche sera en poste de 1909 à 1953, Charles Paquin l'année 1953-1954, Albert Liboiron, de 1956 à 1961 et Armand Gignac, de 1961 à 1981.



Télégraphiste à l'oeuvre

Concurrencé par les autos, autobus et camions, le service ferroviaire voit sa clientèle baisser de façon continue et sera abandonné en 1981. M. Gignac verra le dernier train de passagers entrer en gare le 11 novembre 1981. Plus de 200 personnes se sont déplacées pour assister à ce triste événement. Le transport de marchandises durera jusqu'au 31 décembre 1986, puis la gare sera fermée.



Entrée en gare du dernier train,
le 8 novembre 1981

Source : Fonds J. Antonio Matte

Une période de détérioration rapide attend la gare jusqu'en 1992, année où un comité provisoire de citoyens est mis sur pied pour faire échec au vandalisme et au manque d'entretien. Le comité demande à l'architecte Pierre-Luc Beauregard un relevé architectural sur l'état lamentable de la gare.



Lorsqu'en octobre 1994, un incendie détruit la toiture, une réunion publique d'urgence est convoquée et une corvée de réparation temporaire est mise sur pied.

Le 14 avril 1996, est créée la Fondation de la gare qui a pour but de veiller à la conservation du bâtiment. La Fondation entreprend une levée de fonds pour la réparation permanente de la toiture, des murs extérieurs et le dégarnissage des murs de l'étage. En juin 1997, une nouvelle corvée permet de redonner à l'extérieur ses couleurs d'antan.



Réparation permanente
de la toiture

Source : Fonds Fondation de la gare

En juillet 1997, une subvention de la Corporation de développement des Laurentides d'un peu moins de 50 000 \$ (40 % du projet) est acceptée pour la rénovation du rez-du-chaussée. La Fondation met sur pied une vaste levée de fonds pour trouver le montant nécessaire au



Artistes du pinceau
à l'oeuvre

reste du projet de 124 000 \$ établi pour la restauration du premier étage. Un projet Katimavik est également accepté. Les travaux se mettent en branle au mois de septembre suivant. L'objectif de la Fondation de la gare étant atteint, elle termine ses activités officiellement en octobre 1999.

Après les travaux, la gare abrite tour à tour un gîte et la Corporation de la télévision communautaire.

Hélas, le centenaire de fondation de la gare se fêtera dans une gare vide et barricadée. La Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides souhaite ardemment que la gare se trouve une nouvelle vocation culturelle et que ce bijou de notre patrimoine soit préservé pour les générations futures.



Première équipe Katimavik
Source : Fondation de la gare

Encourageons nos commanditaires !



L'Essentielle
Aliments Naturels et Biologiques
www.essentielle-coop.qc.ca

532, de la Madone
Place Maclaren
Mont-Laurier (Québec)
J9L 1S5

☎ 819 623-5875

UNE ÉPICERIE SPÉCIALISÉE ÉCOLOGIQUE
POUR VOTRE SANTÉ ET POUR UN
ENVIRONNEMENT DE QUALITÉ

ORDINATEURS
www.belangerelectronique.com



BÉLANGER ÉLECTRONIQUE INC.
Sylvain Bélanger, prop.
533, rue Carillon
Mont-Laurier, Qc. J9L 1P8
Tél.: (819) 623-5005/5010
Téléco.: 623-5006

- Réseaux
- Imprimantes
- Logiciels
- Accessoires

STEVE GIGUÈRE
PHARMACIEN-PROPRIÉTAIRE

470, de la Madone
Mont-Laurier
(Québec) J9L 1S5
Tél.: (819) 623-2296
Fax: (819) 623-3839

Pharmacie Steve Giguère
Affiliée à




Services professionnels et confidentiels
COLUMBARIUM - CONSULTATIONS
PRE-ARRANGEMENTS

Rémi Blais, directeur de funérailles

680, rue de la Madone,
Mont-Laurier (Québec) J9L 1S9
Tél.: (819) 623-3751
Téléco.: (819) 623-6576
Courriel: fun.aouellette@lino.com

Succ.: 456, 12^e Avenue
Ferme-Neuve (Qc) J0W 1C0
Tél.: (819) 587-3169
Téléco.: (819) 587-2084

CGA Daniel JOANNETTE CGA

530, rue du Pont
Mont-Laurier (Québec) J9L 2S1

Bureau: 819 623-5858
Résidence: 819 585-3351
Courriel: djoannette.cga@gestionmt.ca

Télécopieur:
819 623-5894

Membre du Groupe
Barbe & Robidoux.SAT

McKale, Barbe & Robidoux
ARPEUTEURS - GEOMETRES

Denis Robidoux
Arpenteur-géomètre

Mont-Tremblant (819) 425.2777 | Mont-Laurier (819) 623.5555

Meubles
Accessoires
Électroménagers

Accent

LES MEUBLES MONT-LAURIER
580, rue Hébert, Mont-Laurier (Québec) J9L 2X2
Tél.: (819) 623-1115 • Téléc.: (819) 623-2552

Buro PLUS

André-Jean Thibault
Michèle Thibault

LIBRAIRIE JACLO INC.

Tél.: (819) 623-5440
Téléc.: (819) 623-7262
librairiejaclo@lino.com

500, De la Madone, Mont-Laurier QC, J9L 1S5


Remorquage 24h
7 jours semaine
léger / lourd

AUTOPRO

Garage Réjean Beaugard Inc.

2597, chemin de la Lièvre Nord
Mont-Laurier (Québec)
J9L 3G3
Tél.: (819) 623-1766
Fax: (819) 623-1808
Sans frais: 1-888-799-1766

Réjean Beaugard
Propriétaire



A. Bolduc, N. Cloutier, P. Sigouin
pharmaciens



Centre médical
300, de la Madone
Mont-Laurier (Québec)
J9L 1R7
Tél.: (819) 623-3311
Fax: (819) 623-1211

Édifice Lachapelle
508, de la Madone
Mont-Laurier (Québec)
J9L 1S5
Tél.: (819) 440-2011
Fax: (819) 440-2873

Papilles
Épicerie Fine

- Produits internationaux
- Produits régionaux
- Atelier culinaire
- Prêt à manger
- Café bistro

Heures d'ouverture
Mardi au vendredi de 10h à 19h
Samedi de 10h à 18h
Martine Bélanger, propriétaire


819 623-6069
448, Chasles, Mont-Laurier
(Québec) J9L 2V2

MATELAS
Laurentien

Tél.: (819) 440-4848
Téléc.: (819) 440-4949
S. frais: (866) 246-2690

Paul Boucher
Propriétaire

792, rue de la Madone
Mont-Laurier (Qc)
J9L 1S9



TEMPUR
MATERAS ET DORTOIRS SÉLECTS



CyberInfo Plus

Dany Legault

Vente • Réparation • Réseautique

189 8^e Rue,
Ferme-Neuve, J0W 1C0

Tel: (819)587-3517
Cell.: (819)440-9133

Site Web : <http://cyberinfo-plus.com> , dany@cyberinfo-plus.com

**la.maison.
de.la.rive.**

GÎTE
415, DU PORTAGE
MONT-LAURIER
(QUÉBEC) J9L 2A1
819 623-7063

*Edith Whear
& Wilfrid Lacelle* WWW.LAMAISONDELARIVE.COM

architecture

ANDRÉ CHALIFOUX T.P.



Conception de Plans exclusifs
résidentiel et commercial

2725 cote des Perdreux Mont-Laurier
Tél. : (819) 623-6536 Fax. : (819) 623-2725

Membre de l'ordre des technocrates professionnels du Québec depuis 1991

**GIANT
TIGER**



**TIGRE
GÉANT**

SERGE DUFOUR
Propriétaire

819 440 3032
Télé. : 819 440 3039
Site web: www.tigregeant.com

Marché Madone Limitée
414 rue Du Pont
Mont Laurier, Québec
J9L 2R7

METRO

Marché Doré & Fils inc.

939, boul. A.-Paquette, suite 1
Mont-Laurier (Québec) J9L 3J1

Téléphone : 819 623-6984
Télécopieur : 819 623-6609

Martine Robinette et Réjean Gironne
propriétaires

Zoom Nicolas Aubry
Carole Ann Pilon
Studio photo photographes

475 rue de la Madone
Mont-Laurier
819-203-0599

-Studio
-Événements
-Cadres et albums etc.
www.nicolasaubry.com



TABACONISTE



Chez Pellerin
VIANDE - FRUITS ET LÉGUMES
VOTRE MARCHÉ

PRODUITS
MAISON

409, rue Chasles, Mont-Laurier (Québec) J9L 2V1
☎ (819) 623-1623



DENIS LEDUC

939, boul. A.-Paquette, bureau 35
Mont-Laurier (Québec) J9L 3J1

Téléphone : (819) 623-5665
Télécopieur : (819) 623-4234
Courriel : leclair@tlb.sympatico.ca



Auto Parts Plus
Pièces d'autos Léon Grenier inc.

1260, boul. A.-Paquette, Mont-Laurier (Québec) J9L 1M7
Tél. : 819.623.3740 | Téléc. : 819.623.3113

Réjean Brault et Sylvain Piché - Propriétaires
leongrenier@tlb.sympatico.ca



OUVERT 24 H
7 JOURS



576, BOUL. A.-PAQUETTE
MONT-LAURIER (QUÉBEC) J9L 1L3

GILBERT LANDRY et
FRANCINE BIGRAS, propriétaires

Téléphone: 819 623-6035
Télécopieur: 819 623-6067



Sylvain Pagé
Député de Labelle
384, rue du Pont
Mont-Laurier
(819) 623-1277



Home
Hardware
Mont-Laurier
939, boul.
A.-Paquette
local 34
Mont-Laurier
(Québec)
J9L 3J1

Tél 819 623 1110

Télé. 819 623 6165



Desjardins
Caisses populaires
Zone de la Lièvre



Municipalité de Ferme-Neuve